

Ce texte a été rédigé en juillet 1995, suite à l'Assemblée générale de la Société anthroposophique en France des 25/26 mars, et a été envoyé à l'automne 1995 à une vingtaine de destinataires (Branches et groupes de la S.A.), aucun n'ayant accusé réception. Même si ce n'est pas la seule cause de ma démission de la Société anthroposophique, cet événement en marqua le pas définitif, après 3 ans d'essais infructueux de collaboration (1993, 1994, 1995).

c.lazarides@orange.fr

Les points sur les i

Pendant 6 mois - de janvier à juin 1995 -, autour de l'Assemblée Générale de la Société Anthroposophique en France des 25/26 mars, ont eu lieu un certain nombre de faits, dont les "comptes rendus" publiés jusqu'ici dans les *Nouvelles* ne donnent absolument pas une image compréhensible. A tel point que je pense, à ce jour, qu'il y a une volonté délibérée de "brouillage" de l'information.

Le souhait d'une information plus précise et plus claire a été exprimé dans la lettre de Danielle Lhobet (*Nouvelles*, Juillet-Août 1995, p. 3). Ce besoin d'une minimale "transparence" - comme on dit - est partagé par d'autres, du moins par quelques-uns.

La difficulté, au bout de six mois, est que beaucoup de choses se sont imbriquées, rendant la situation assez complexe, et surtout qu'il y a là des problèmes *de fond* qu'il est impossible de traiter en quelques pages.

Aussi je me limiterai volontairement ici à quelques problèmes *de forme*, pour ainsi dire, à des faits bruts, mais qui, bien sûr, sont significatifs, symptomatiques, des questions sur le fond. Cette limitation pourra - au moins partiellement - éviter de tomber dans des procès d'intention ou dans des anathèmes doctrinaux au nom de l'Anthroposophie. Je mentionnerai quand même brièvement, vers la fin de ce texte, quelques-unes de ces questions de fond qui affleurent, malgré tout, le 25.3. Car les problèmes et remous dont j'aurai parlé auparavant deviennent totalement incompréhensibles, ou apparaissent comme totalement gratuits, si on les coupe de ces questions de fond. Et c'est bien ce qui a été tenté : en empêchant le débat sur le fond, faire passer pour de l'agitation ou de l'émotion inutile certains questionnements.

Je ne prétends ni à l'exhaustivité, ni à l'objectivité. C'est un *témoignage personnel*, dans lequel je mettrai surtout en évidence des situations auxquelles j'ai directement participé, et cela absolument pas dans quelque esprit d'auto-justification, mais dans un esprit d'information et d'ouverture possible d'un débat ou de débats qui n'ont pu avoir lieu et qui - à mon humble avis, et l'on m'a fait savoir que ce n'était pas l'avis du Comité Directeur - sont d'une importance vitale pour l'avenir de l'impulsion de l'Anthroposophie en France. Il y eut d'autres interventions mais je laisserai à leurs auteurs le soin de les raviver s'ils le jugent nécessaire.

Je me limiterai aussi au débat - ou plutôt à l'absence de débat - en France. Beaucoup de choses du même genre se sont passées en Suisse et en Allemagne au cours de ces six mois, avec d'étranges parallélismes, ou coïncidences jusque dans le détail des dates (par exemple l'étrange affaire Lindenbergh/Reuveni). Mais ce serait un autre sujet que d'essayer de mettre en rapport ces situations à l'étranger et celle propre à la France.

Toutes ces limites étant posées, je présenterai donc, dans leur succession chronologique, quelques faits qui me semblent mériter réflexion, mais déjà devoir être tout simplement *amenés à la conscience*. Il s'agit avant tout d'en revenir à des choses simples et élémentaires telles que la circulation libre de l'information dans une association, le rôle d'une Assemblée Générale annuelle dans une association régie par la loi de 1901. Là des règles élémentaires de déontologie, de respect de l'opinion des autres, de possibilité d'expression de ces opinions, sont nécessaires, et la dimension "ésotérique" ne saurait en aucun cas étouffer ces exigences ; elle devrait, au contraire, les aiguïser. Il ne faut pas oublier qu'une Assemblée Générale est par excellence le moment où les membres d'une association peuvent s'exprimer et sont en droit d'exprimer aussi leurs critiques ou leurs revendications. Or, il est clair, déjà à travers les seuls ordres du jour des Assemblées Générales de ces dernières années, qu'aucun espace, aucun temps ne sont laissés pour ce qui devrait être l'essentiel d'une Assemblée Générale : le débat, le forum. C'est là que commence le verrouillage, en rendant quasiment impossibles l'expression spontanée et l'échange, au moyen d'un programme serré qui pourrait à la limite convenir pour un congrès mais pas pour une Assemblée Générale.

Certains ne manqueront pas de déceler dans mon texte des intentions polémiques. J'ai pu constater qu'un grand nombre de personnes sont épouvantées par la moindre polémique, ou du moins par ce qu'elles baptisent ainsi et qui n'est souvent qu'une objection minimale devant quelque chose qui ne va pas.

C'est par une telle "diabolisation" de toute polémique, de toute critique, de toute objection, diabolisation guidée le plus souvent par un sentimentalisme ambigu et new-ageux, que sont étouffés les débats. Et, bien sûr, ceux qui ont intérêt à étouffer jouent à fond sur cette peur de la confrontation manifestée par les âmes sensibles.

Pour ma part, j'assume sans attermolements la critique, l'objection, la contestation - dans un sens comme dans l'autre - voire la polémique, voire le combat, parce que je pense qu'ils sont sains, parce que le sommeil, l'évitement, le "comme si tout allait bien" ne font qu'aggraver les conflits, et parce que je suis persuadé que confrontation, voire polémique, honnêtes et franches, sont infiniment préférables à la loi du silence, et ne nuisent absolument pas - au contraire ! - au véritable "amour", à la véritable "amitié", à la véritable "vie sociale".

Car, de façon simple et réaliste, de deux choses l'une :

- ou bien il n'y a pas de réel problème, et alors mes propos sont de la calomnie, de l'agitation, une tentative de déstabilisation du Comité Directeur, voire une attaque sur la substance même de l'Anthroposophie...
- ou bien il y a problème, il y a dérive, et alors il est positif, constructif, de mettre les points sur les i.

[Septembre 95. Il importe de bien préciser que ce texte n'est pas une attaque ou une agression mais la réponse à une attaque et à une agression. La nuance est de taille. Mais elle peut, bien sûr, échapper aux personnes qui n'étaient pas présentes lors de l'AG de mars 95. Novembre 95. Et je ne veux pas parler d'une agression à mon égard mais d'une agression contre la libre expression et contre la dignité de la Société anthroposophique.]

Chantilly...

Début janvier 1995, lorsque j'appris que l'Assemblée Générale annuelle de la Société Anthroposophique en France devait se dérouler au Centre Culturel des "Fontaines" à Chantilly, et parce que je savais différentes choses sur ce lieu et son lien à la politique des Jésuites, et parce que j'avais en mémoire les très nombreuses caractérisations des Jésuites faites par R. Steiner, et parce que je venais précisément de publier un article ("Le problème Tomberg" dans l'Esprit du Temps n° 12, Noël 1994) où il était question du problème jésuite, je rédigeai une note pour les *Nouvelles*, puis, à partir de certaines remarques faites par la Rédaction des *Nouvelles*, une seconde note plus longue (celle parue dans le numéro de mars des *Nouvelles*, pp. 20-22). Comme il a été colporté ici ou là, par Monique Durr entre autres, que la première note que j'avais envoyée aux *Nouvelles* était nettement plus problématique que la seconde, je placerais en annexe cette note, afin que le lecteur se fasse directement sa propre idée.

Mon intention était au moins double :

- déjà, tout simplement, informer de la nature du lieu car nulle part n'avait été signalée par les organisateurs son appartenance aux Jésuites, et, d'ailleurs, pas une vague appartenance, mais un lien qui en fait un des principaux centres du rayonnement culturel de cet Ordre en Europe.

Ce qui était pour moi le problème, c'était non pas, à la limite, d'y aller quand même - les choses étant ce qu'elles étaient - mais d'y aller dans l'inconscience, et aussi ce fait de *dissimuler* aux membres la vraie nature de cet endroit. Si j'emploie ce mot *dissimuler*, qui pourra paraître fort, c'est que c'est bien de cela qu'il s'agit et c'est même le mot-clé de tout ce que j'aurai à dénoncer dans ce texte ;

• et, pour éveiller à ce problème, je donnai quelques aperçus - sans bien sûr, prétendre à l'exhaustivité, et surtout en pensant que tout cela était déjà relativement familier à la plupart des membres, et à coup sûr aux membres du Comité Directeur ! - sur la façon dont Rudolf Steiner avait posé le problème des Jésuites.

J'attendais de cette note un éventuel échange, arguments contre arguments, *sur le fond* bien sûr. Or, je reçus deux lettres de membres du Comité Directeur (M. Durr et Jean Cousquer) qui, visiblement, ne voulaient pas aborder le fond et qui attaquaient la forme sur des arguments spécieux que je mentionnerai partiellement plus loin.

Sur ces entrefaites vinrent se greffer deux autres événements :

• une lettre de Thomas Meyer (Bâle) intitulée "La Société Anthroposophique en France se réunit dans un centre jésuite", dont quelques exemplaires circulèrent de façon anonyme pendant un jour ou deux à Dornach, ce qui lui valut la réputation dramatisée d'être l'objet "d'un envoi, dans toute l'Allemagne d'une lettre circulaire anonyme..." (*Nouvelles*, mars 1995, p. 2). Cette lettre, en fait signée et assumée par son auteur, fut publiée dans le Nachrichtenblatt de *Das Goetheanum* du 26.2.1995, mais de curieuse façon : encadrée par un avant-propos et un après-propos très négatifs de Martin Barkhoff, rédacteur en chef de *Das Goetheanum*, un procédé journalistique étonnant. Concernant le contenu de cette lettre, elle témoignait des mêmes préoccupations que la mienne, avec le même genre d'informations/avertissements, mais avec un jugement plus explicite sur le signe inquiétant que représenterait une telle Assemblée Générale chez les Jésuites, et aussi une supputation sur le fait que cela semblait avoir l'agrément d'un certain membre du Comité Directeur de Dornach.

En fait, c'est surtout sur ce dernier point que différaient nos deux lettres. C'est aussi sur ce point que M. Barkhoff exerça sa critique, accusant Th. Meyer de "chasse à l'homme" sur la personne de Manfred Schmidt-Brabant, car c'est lui qui était implicitement suspecté de complaisance.

Cette lettre fut immédiatement traduite en français, avec les commentaires de M. Barkhoff la précédant et la suivant, et cela fut publié dans des feuilles supplémentaires au numéro de mars des *Nouvelles* de la S.A. en France, là où paraissait donc ma lettre (ou seconde note). La traduction a, par moments, forcé le trait, par exemple lorsque, vers la fin, des "marques d'égards inouïes" sont devenues "d'abominables égards".

Sur la valse-hésitation de la Rédaction des *Nouvelles* et du Comité Directeur, qui aboutit finalement à la publication de cette lettre de Th. Meyer, ainsi que de la mienne, je ne m'étendrai pas.

• Et c'est dans le même temps, dans le numéro de mars du mensuel allemand *Info 3*, que parut un article de Irène Diet, "Anthroposophische Gesellschaft und Freimaurerei - Gegenwärtige Tendenzen einer fragwürdigen Annäherung" ("Société Anthroposophique et Franc-Maçonnerie - Tendances actuelles à un rapprochement problématique" - non traduit), dans lequel elle étudiait les divergences entre, d'un côté, certains propos de Rudolf Steiner sur la Maçonnerie, ou sur le travail de type maçonnique dans le cadre de la Société Théosophique au début du siècle et, de l'autre côté, certains propos de M. Schmidt-Brabant sur les mêmes sujets. Et ces divergences lui paraissaient symptomatiques de dérives touchant à la façon de concevoir le travail de la Classe et à l'essence même de l'Anthroposophie.

Elle adoptait ainsi un style de confrontation directe et nominale, soigneusement évité depuis des lustres dans le milieu anthroposophique, style avec lequel on peut être d'accord ou pas, mais auquel, en tout cas, on ne saurait reprocher le manque de clarté.

Cet article devait conduire, fin mars, à l'exclusion de I. Diet de l'Université libre de Science de l'Esprit (ladite "Classe").

Ces trois faits, ma lettre, celle de Th. Meyer, l'article de I. Diet, ont été des initiatives individuelles. A aucun moment il n'y a eu de plan concerté. Je n'ai appris l'existence de la lettre de Th. Meyer qu'après sa parution.

Ce qui est vrai toutefois - et que j'estime utile de préciser pour la clarté des choses - c'est que, à l'occasion de ces événements, des échanges eurent lieu entre les trois auteurs de ces textes, des échanges, non pas entre conspirateurs, mais entre des gens partageant des inquiétudes voisines, sans être d'ailleurs toujours exactement les mêmes.

A propos de ces trois textes qui parurent en même temps, il importe de noter les choses suivantes :

- en dépit d'une tonalité contestataire indéniable qu'ils ont en commun, ils sont en fait différents quant à leur contexte et dans leur dynamique. En toute rigueur, il n'y avait pas lieu de les amalgamer ;
- pris séparément, et pour ce qu'il disait, chaque texte aurait pu être le point de départ d'une discussion sur des questions de fond. Il s'agissait de réactions libres, spontanées, devant quelque chose qui paraissait problématique. Dans le cadre d'un milieu où aurait été toléré un minimum de libre expression, et où aurait régné un minimum de simplicité, il n'y aurait pas eu de quoi en faire un drame. Sans qu'il soit question de prendre parti a priori pour ou contre, un débat contradictoire extrêmement fructueux aurait pu naître de cela. Hélas, comme le dit la chanson, "Faut savoir, Monsieur, que chez ces gens-là, on n'cause pas", du moins jamais d'égal à égal ;
- enfin, et surtout, il n'y avait aucune raison de lier ces textes à quelque empêchement de tenir l'Assemblée Générale dans les conditions prévues. Je reviendrai sur ce point essentiel.

Le 25 mars

Le matin du samedi 25 mars, après les paroles d'ouverture et l'évocation des personnes décédées au cours de l'année écoulée, Attila Varnaï, Secrétaire Général de la Société Anthroposophique en France, prit la parole pour ce qui devait être un "Rapport moral" et qui se transforma rapidement en une virulente attaque contre les auteurs des lettres qui avaient soi-disant empêché l'Assemblée Générale de se dérouler "au bon endroit". Le "Rapport moral" publié dans les *Nouvelles* de mai 1995 (pp. 8-10) ne donne qu'une version fortement édulcorée et révisée de ce qui fut dit alors, avec la suppression de formules qui valent quand même leur pesant de moutarde, du genre : "Je suis honteux de cette situation [attribuable] à ceux qui ont succombé à ce jésuitisme" (= Th. Meyer et moi-même). D'ailleurs, l'agression explicitement dirigée contre les auteurs des lettres, qui était manifeste le 25 mars, a été soigneusement gommée du texte paru en mai : plus d'allusion à ma lettre, vague allusion à une lettre "non-signée", etc.

Les gens qui avaient écrit ces lettres furent présentés comme des gens victimes d'une "confusion au niveau des trois sphères de l'âme", se complaisant dans des "considérations abstraites", voulant "susciter de l'émotion inutile", ayant une "ronde infernale dans leur tête", confondant "plan de l'esprit et plan économique", des gens sectaires, des gens inspirés par les esprits retardataires de la 3^e époque, j'en passe et des meilleures...

Dans les lettres - déjà mentionnées - reçues de deux membres du Comité Directeur, dans les propos injurieux de A. Varnaï, et dans une discussion que j'eus à la fin de la matinée du 25 mars avec un quatrième membre du Comité Directeur (Raymond Burlotte), s'est exprimée une assez curieuse argumentation, visiblement mise au point en commun par ces gens, et reposant sur une bien curieuse épistémologie. Selon cette grille d'observation, voilà, en gros, ce que j'étais censé avoir fait :

- en émettant ce genre d'objection, j'aurais mélangé des niveaux différents. J'aurais fait passer des critères spirituels, ésotériques, au niveau de l'échange économique. Et un tel passage serait erroné, contraire aux lois de la tripartition ;
- d'autre part, dans mon opinion sur les Jésuites, je ne m'appuyais pas sur ma propre expérience spirituelle, mais je faisais du "Steiner a dit...", et je faisais un "Steiner a dit..." de la pire espèce en extrayant des citations de leur contexte. Par parenthèse : tout en reconnaissant volontiers les limites du "Steiner a dit...", je pense qu'il a en tout cas l'avantage de vous situer objectivement au niveau qui est le vôtre et de vous préserver de la suffisance de ces gens qui vous font la morale en se prétendant au-dessus du "Steiner a dit..." et s'embourbent dans un mélange d'emprunts qu'ils ne reconnaissent pas et de pensées soi-disant personnelles déficientes. Tandis qu'un "Steiner a dit..." clairement utilisé peut tout à fait aller de pair avec une pensée et une expérience personnelles.

Quant au fait d'extraire des citations de leur contexte, je n'allais quand même pas faire une thèse de 500 pages sur le sujet ! Je supposais en effet que les membres étaient des adultes capables d'aller par eux-mêmes à des textes, capables de replacer des citations dans leur contexte, capables de relativiser mes propos, voire ceux de Rudolf Steiner. Mais tel n'était pas l'avis du Comité Directeur, qui voyait dans ma façon de faire une "pression" et l'introduction d'un "élément de trouble". D'après eux, je ne faisais pas appel au "discernement lucide", mais à une sorte de suggestionnement. J'aurai à revenir sur cette volonté d'infantilisation des membres de la S.A.

Et le résultat de tout cela, c'est que... *j'agissais directement sur la volonté des membres*. Bref, je manipulais les gens.

Un exemple assez incroyable d'inversion ou de retournement des arguments ! Un des problèmes essentiels dont Steiner avait parlé, et dont je me faisais l'écho, concernant l'initiation occulte jésuite, à savoir l'intervention directe dans la volonté d'autrui, la manipulation de la volonté, le viol du sanctuaire de l'individualité, voilà que c'était l'argument-choc que l'on opposait à ma démarche d'information.

En bref, et sans caricaturer : amener, *sans information*, sans même les avertir, les membres de la Société Anthroposophique dans un lieu jésuite - et pas n'importe lequel ! - ne posait pas le moindre problème, tandis que l'acte consistant à écrire une lettre informative de 2 pages avec références explicites - où, bien sûr, on ne peut que donner des pistes - était quelque chose qui s'imposait à la volonté des membres, voire une sorte de terrorisme ou de manipulation.

Et tout cela, tant l'argumentation sur la "confusion des niveaux" que celle sur "l'intervention dans la volonté", était étayé sur une interprétation de la tri-articulation sociale, et de la tri-articulation de l'être humain, qui se voulait objective, définitive, faisant référence, de même que la leçon de morale sur la pratique du "Steiner a dit...", auquel mes censeurs opposaient une sorte de re-création totale et personnelle de l'Anthroposophie à partir de la Philosophie de la Liberté, re-création qu'ils semblent sérieusement croire avoir atteinte.

Bref, une suffisance et une mauvaise foi qui confinent à l'absurde.

Un autre aspect de cette méthode d'inversion est aussi apparu à plusieurs reprises : il consiste à demander à la personne qui fait quelque objection quelle est *la stratégie qui se cache derrière sa démarche*, c'est-à-dire qu'on ne prend pas en compte le contenu de son objection mais qu'on cherche au contraire à la vider de son contenu et à la réduire à quelque intention purement subjective et négative.

En dehors de cette prise de position qui se voulait sans doute sans réplique et définitive, A. Varnaï tenta d'expliquer - ou plutôt : d'imposer une explication - le fait du changement du lieu prévu pour cette Assemblée Générale. Suite à la désormais fameuse "lettre anonyme qui circulait en Allemagne", M. Schmidt-Brabant lui aurait demandé de renoncer à ce lieu, et alors le Comité Directeur, pour ne pas se priver de la présence de M. Schmidt-Brabant et de Virginia Sease, se serait vu obligé de céder à ces pressions faites sur M. Schmidt-Brabant.

Mais de quoi parle-t-on ? Qui a exercé des pressions ? Et sur qui ?

Selon cette "explication", le Comité Directeur français aurait donc accédé à la demande de M. Schmidt-Brabant, lequel aurait, lui, cédé à l'attaque constituée par la "lettre anonyme"...

Déjà, à ce point, plusieurs questions émergent :

1) si M. Schmidt-Brabant ne voyait pas de problème à aller dans ce lieu, on ne voit pas bien pourquoi une "vile attaque" l'aurait à ce point déstabilisé, pourquoi il aurait cédé à des pressions d'une lettre dans laquelle il n'aurait reconnu aucun argument valable ;

2) ou alors, M. Schmidt-Brabant a appris par la lettre de Th. Meyer - voire aussi par la mienne, car je suppose que le fax n'a pas chômé au cours de ces semaines ! - la nature du lieu, et c'est alors éventuellement pour *des raisons de fond* qu'il n'a pas voulu aller à Chantilly. Mais alors c'est un tout autre problème qui se trouverait posé, et toute la tentative d'explication de A. Varnaï tomberait à l'eau ;

3) il y a une autre explication, que je n'ose imaginer être la bonne, mais que je mentionne par méthode, et qui est un peu celle implicite dans la lettre de Th. Meyer : l'Assemblée Générale dans ce lieu aurait été acceptable par tout le monde *tant que cela ne faisait pas de remous*, mais à partir du moment où il y avait des remous, elle devenait inacceptable.

A mon sens, aucune des deux premières hypothèses ne justifiait en tout cas l'attitude adoptée à l'égard des auteurs des lettres :

1) dans le premier cas, il n'y avait aucune raison de se laisser déstabiliser par les lettres en question ;

2) dans le deuxième cas, c'est sur des raisons de fond que M. Schmidt-Brabant aurait refusé d'aller à Chantilly. Et c'est alors entre le Comité Directeur français et M. Schmidt-Brabant que devait avoir lieu une mise au point, une confrontation claire ;

3) évidemment, dans la troisième hypothèse, on navigue à vue, et alors il faut trouver un coupable de circonstance, et alors il faut faire "porter le chapeau" aux auteurs des lettres. Et je ne tiens absolument pas à porter ce chapeau.

L'intervention de M. Schmidt-Brabant, à la suite de celle de A. Varnaï, fut très instructive, et elle aurait pu l'être bien plus encore si elle avait ouvert sur une discussion réelle et libre. Je m'explique.

Contrairement à ce qu'avait donné à entendre A. Varnaï, qui ne voyait que confusion et manipulation dans la rédaction des lettres, et absurdité dans leur façon de se situer vis-à-vis des Jésuites, M. Schmidt-Brabant exprima clairement, tout d'abord qu'il avait appris la nature du lieu par la lettre de Th. Meyer et que, s'il avait su plus tôt que l'Assemblée Générale devait se dérouler dans un tel lieu, il aurait déconseillé ("abgeraten") absolument au Comité Directeur ce choix, et cela non pas, précisa-t-il, pour des raisons conjoncturelles mais pour des raisons de fond, "suivant par là les conseils de Rudolf Steiner". Bien sûr, il aurait laissé le Comité Directeur libre de sa décision mais, dans le cas où le lieu aurait été confirmé, il ne serait pas venu en France. Le fait que le Centre des Fontaines était un centre jésuite important et en pleine activité apparut comme essentiel dans son argumentation pour ne pas y aller. Et c'est dans ce sens que la décision de venir à l'Assemblée Générale française avait été dès lors subordonnée pour lui à un changement de lieu.

Donc une tout autre version que celle de A. Varnaï ! Et donc une contradiction qu'il importait de résoudre dans une perspective minimale de clarté.

Si l'on suivait de façon conséquente et logique les explications de M. Schmidt-Brabant à ce moment-là, c'eût été le moment - pour lui en tout cas, et éventuellement pour le Comité Directeur français - de remercier chaleureusement les auteurs des lettres

d'avoir permis d'éviter une erreur d'aiguillage qui aurait amené les Anthroposophes chez les Jésuites. Mais la conséquence et la logique n'étaient pas au programme...

Quand arriva la possibilité d'intervenir, je demandai, entre autres choses, quel était le sens de cette contradiction totale entre les deux explications, et cela non pas par malignité mais parce qu'il y avait là le bout par lequel on aurait pu entamer une clarification. Un correspondant, proche du Comité Directeur, m'écrivit quelques jours plus tard que je m'étais "engouffré dans la brèche". Certes, et je le referai si j'avais à le faire ! Et je pense que tous les gens présents, sans prendre parti pour autant, mais tout simplement pour que les choses ne demeurent pas dans la confusion, auraient dû en faire autant.

C'est alors qu'étonnamment, M. Schmidt-Brabant fit machine arrière, niant toute contradiction et se disant en parfaite complémentarité avec les propos de A. Varnaï. Malgré mon insistance, il fut impossible d'aller plus loin.

Verrouillage. Tout le monde se drapa dans un silence dédaigneux.

S'est-il agi, de la part de M. Schmidt-Brabant d'une attitude de "politique", pour ne pas entrer en conflit avec le Comité Directeur français, mais ne remettant pas en cause les raisons qu'il avait exprimées ? Car, bien sûr, cette volte-face pose la question de savoir si sa prise de position était purement de circonstance ou si elle était liée à un problème de fond.

Ou bien s'agit-il de quelque chose s'apparentant plus à l'hypothèse 3) évoquée plus haut ?

Je ne sais, mais en tout cas le consensus et l'ambiguïté ont primé sur le souci de la vérité.

La méthode selon laquelle était mené le débat par Martial Georges - Président de la Société Anthroposophique en France et président de séance - ou plutôt la façon dont était organisé le verrouillage du débat, permit facilement d'étouffer dans l'oeuf toute discussion. La méthode consistait à donner la parole pour poser des questions et à ne jamais répondre aux questions, une sorte de course en avant, qui permettrait ensuite de dire que tant de personnes ont pris la parole au cours de l'Assemblée Générale. Pour aborder quels problèmes ? Et pour obtenir quelles réponses ? Aucune importance ! Il s'agissait, en un balancement rythmé entre le "Ferme ta gueule !" et le "Cause toujours !", d'atteindre la fin de la journée à moindres frais.

Car j'eus aussi rapidement droit au "Ferme ta gueule !" - c'est ma formule, bien sûr -.

J'eus le tort - un "tort" selon le Comité Directeur, et qu'ils allaient exploiter à fond - de faire une remarque inacceptable... A. Varnaï ayant évoqué dans son "Rapport moral", et en des termes violents, l'article d'I. Diet (*Info 3*, mars 1995), je signalai, au nom de la plus élémentaire information - et non pas en tant que complice dans quelque horrible conspiration - que, suite à cet article, I. Diet avait été exclue de l'Université Libre de Science de l'Esprit (la "Classe").

Que n'avais-je fait là ?

Pour un peu on se serait cru - cum grano salis - dans la scène égyptienne des Drames-Mystères ! Au viol du secret des Mystères qu'avait, à n'en pas douter, commis I. Diet, j'ajoutais maintenant la transgression d'un nouvel interdit : faire allusion à quelque chose concernant la Classe devant des gens ne faisant pas partie de la Classe, là encore dans un temps et dans un lieu inadéquats ! [N.B. L'argument des choses qui ne sont pas à leur juste place ou à leur juste temps - définition même du mal dans la perspective anthroposophique - fut utilisé, de façon démagogique, comme un leitmotiv tout au long de la journée.]

Car, nous le verrons à nouveau plus loin, si la Classe est envisagée comme le coeur et la source de la vie anthroposophique, rien de ce qui la concerne ne doit être dit aux simples membres. Seules doivent les toucher les impulsions profondes, dans un silence mystérieux.

Attention ! Que les contenus du travail de la Classe soient soumis au secret, cela je peux absolument le comprendre et le respecter. Mais là il s'agit d'un fait administratif se déroulant dans un organe qui fait partie intégrante de l'organigramme de la Société

Anthroposophique. Nous verrons que nous ne sommes qu'au début de nos surprises dans ce domaine du "secret".

Autre erreur funeste que je fis, celle de faire allusion, dans mes questions, à la lettre reçue de J. Cousquer - à titre privé soi-disant - en réaction à ma note. Si je fis allusion à cette lettre, c'est que les arguments et "l'épistémologie" inhérente aux propos - publics - de A. Varnaï étaient copie conforme de ceux présents dans cette lettre. Dans un raccourci, dont je prenais le risque, je m'adressais donc globalement à tous les porteurs de ces arguments, et donc en fait à tout le Comité Directeur, en comptant sur leur honnêteté pour les assumer publiquement.

Mais mon cas devenait indéfendable : je transgressais le secret de la Classe - dont je ne fais pas partie, soit dit en passant -, je violais le secret d'une correspondance privée. Le président de séance - qui se débattait comme un diable dans un bénitier - prit alors un ton solennel conforme à son rôle pour me faire savoir que j'étais devenu incoutable, que je "dérapais". Il viendra ensuite s'excuser après avoir appris que je n'étais pas membre de la Classe. Mais le problème n'était pas là... Toutefois, la manoeuvre de diversion avait réussi : "Avec des gens de cette espèce, capables de toutes les transgressions, il n'est pas question de discuter", c'est ce qui fut dès lors la méthode mise en pratique pour le reste de la journée. Elle fut appliquée à toutes les personnes qui intervinrent pour émettre quelque interrogation ou quelque objection.

A cette discréditation de la parole d'autrui, le Dr Philippe Martel vint apporter la caution de la médecine anthroposophique. A la condamnation quasiment ésotérique des auteurs des lettres, il ajouta qu'il s'agissait là d'une pathologie particulière, des gens de plus en plus nombreux étant victimes de "forces accaparantes", d'obsessions, et le cas de ces gens ayant peur - selon lui - d'aller en terre jésuite était typique - toujours selon lui, de tels troubles obsessionnels ou paranoïaques.

Lorsque vint la possibilité de l'interroger sur le sens de son propos, il s'éclipsa. Quelques personnes trouvèrent choquant le procédé d'insinuation qu'il avait utilisé, mais d'autres exprimèrent qu'il n'avait fait que dire tout haut ce que beaucoup pensaient tout bas.

A lire tous ces détails, que je m'efforce de ressusciter pour mettre les points sur les i - ce que je fais uniquement *pour information* et pour qu'une trace écrite reste de tout cela - certains pourraient croire que j'ai monopolisé le débat, et c'est d'ailleurs ce qu'ont colporté certaines personnes présentes à l'Assemblée Générale, dont - je crois - la mémoire temporelle a été perturbée par l'émotion : le temps paraît très long lorsqu'il faut écouter des choses qu'on voudrait ne pas entendre. Je suis intervenu *trois fois*, et chaque fois en moins de 5 minutes, par souci, d'une part, précisément de ne pas monopoliser le débat, et, d'autre part, de laisser le temps pour des réponses... que j'attends encore ! Donc, l'ensemble de mon temps d'intervention au cours de cette journée tourne autour de 10 minutes, en aucun cas plus de 15 minutes.

Et je tiens à préciser que des "échanges", qui auraient, selon le "Procès verbal", entraîné un décalage dans l'ordre du jour, il n'y eut pas le début du commencement d'une ombre... Il y eut des affirmations péremptoires et définitives d'un côté, quelques tentatives d'interpellation de l'autre, mais qui toutes tombèrent dans un puits sans fond, le Comité Directeur s'étant définitivement drapé dans le rôle des martyrs offusqués.

Mais d'échange, de discussion, de débat, strictement rien.

L'après-midi de ce 25 mars, et à l'annonce qu'on allait procéder à l'agrément du Comité Directeur, nous fûmes quelques-uns à demander que l'on revienne un minimum sur les questions restées en suspens le matin, non pas pour les traiter à fond, bien entendu, mais au moins pour obtenir une sorte d'accusé de réception. Mais ce fut une nouvelle fin de non-recevoir. Myriam Libert essaya en vain de faire respecter les règles élémentaires d'une Assemblée Générale - débat sur le bilan et débat sur les projets - afin que le vote ne soit pas un "chèque en blanc". A. Varnaï remonta alors sur ses grands chevaux pour *exiger la confiance* et pour que l'on passe directement à la consultation.

Lors du vote il y eut 6 oppositions et 21 abstentions, ce qui signale quand même que la confiance ne se décrète pas et que l'En-Troupeau-Sophie ne fait pas l'unanimité.

Il y aurait par ailleurs lieu de s'interroger sur le sens de tels votes à main levée et d'un système où tout se fait par cooptation.

Seuls intéressent le Comité Directeur les gens qui font une confiance aveugle et qui ne posent pas de questions ; les autres sont des gens qu'il faut discréditer par tous les moyens.

Sur la fin d'après-midi, R. Burlotte, sans doute avec quelque velléité d'apporter quelque réponse minimale à des questions dont il devait bien sentir, quelque part au fond de lui, qu'il n'était quand même pas normal qu'on les éludât à ce point, tenta quelques explications, vite réprimées par ses collègues. Il proposa à un moment l'image d'une lemniscate, qui pourrait aider à saisir les rapports entre la Société Anthroposophique, la Classe et les réalisations pratiques. Tiens, l'après-midi, on a le droit de faire allusion à la Classe !

Bien que pas du tout convaincu par la façon dont il envisageait le fonctionnement de cette lemniscate, j'en "profitai" - non pas machiavéliquement, mais parce que j'ai un minimum de suite dans les idées et parce que nous touchions enfin à la marge d'un problème de fond - pour intervenir une troisième et ultime fois sur précisément la nécessité de plus de clarté sur l'articulation de ces trois "instances". On tenta à nouveau de me faire taire, au nom à nouveau du secret qui devait entourer tout ce qui concernait la Classe.

Avant de me taire définitivement, et sans plus d'espoir désormais de provoquer le moindre *échange* digne de ce nom, je me permis de porter quelques jugements sur les dangers d'une telle façon de fonctionner avec des étages hermétiquement imperméables les uns aux autres, système qui, de fait, prive la Société Anthroposophique proprement dite et l'Assemblée Générale de tout rôle effectif, système qui leur confisque tout pouvoir alors qu'elles sont le fondement juridique, financier - mais, je pense, aussi *moral* - de l'ensemble.

En bref, et pour résumer, je tâchai d'amener l'idée que la Classe - dont on peut respecter l'existence, et même le secret quant aux *contenus* - tendait à devenir une sorte d'instance formelle incontournable, seul lieu de la cooptation des responsables de la Société Anthroposophique. Dans une telle dérive, la Classe pourrait devenir un alibi pour exercer un pouvoir sans avoir à rendre aucun compte. J'exprimais la crainte que la belle image théorique de la lemniscate ne se gauchisse en un système pyramidal figé - pour le coup vestige anachronique de la 3^e époque ! -, dont la journée qui s'achevait était un terrible témoignage. Et, surtout, j'évoquai le risque qu'en profondeur un tel système soit un repoussoir pour les âmes libres qui voudraient s'approcher de l'Anthroposophie, et finisse par ne plus attirer que des âmes se complaisant dans des systèmes initiatiques à l'ancienne. Je reprochai, au passage, aux responsables actuels leur pédagogisme irrespectueux, la véritable infantilisation qu'ils imposaient aux membres.

Un autre épisode de cette journée mérite d'être mentionné, qui demanderait, lui aussi, que soient mis les points sur les i, par les intéressés. Je veux parler de l'annulation des conférences que devaient faire, le soir, V. Sease et M. Schmidt-Brabant.

Les deux prétextes invoqués alors, et repris ensuite dans les *Nouvelles*, sont fallacieux :

- le retard soi-disant pris, en raison des prétendus "échanges", était d'une 1/2 heure à la fin de la journée, et encore en faisant du remplissage, ce qui est proprement miraculeux dans n'importe quelle Assemblée Générale d'association, et cela, je le répète, parce qu'il n'y eut pas de débat, et parce que les différentes personnes qui avaient pris la parole avaient respecté pleinement le déroulement de l'ordre du jour ;
- quant à l'argument selon lequel il s'agissait de permettre à Jean-Jacques Sick de mieux présenter la Section Sociale, et que cela entraîna le "renoncement", etc... il est

cousu de fil blanc. Son intervention, qui, visiblement, n'avait pas besoin d'autant de temps, ni de douloureux "renoncements" et "effacements" (voir *Nouvelles*, juin 1995, p. 20), permit surtout au Comité Directeur de faire à nouveau diversion. Là encore, des questions intéressantes, comme celle de Jean-Luc Mantaux sur Maastricht, permirent une belle démonstration de langue de bois, et M. Schmidt-Brabant asséna, pour conclure, quelques vérités premières, et ultimes, d'un ton péremptoire. Si bien qu'à 21h15/21h30, il était possible de sonner le couvre-feu.

En fait - et cela m'a été confirmé même par des gens favorables au Comité Directeur - M. Schmidt-Brabant et V. Sease ne voulaient pas faire les conférences en question, sans doute pour des raisons liées à l'ambiance de conflit, peut-être à la présence, l'après-midi, de I. Diet, à la mienne peut-être aussi. Mais, assis au premier rang, le dos tourné par rapport à l'assistance, ils ne daignèrent pas se retourner pour expliquer leurs raisons, laissant au Comité Directeur français le soin de s'embarquer dans une nouvelle explication oiseuse.

Comme pour se défausser, il fut dit que les sujets initialement prévus seraient abordés lors d'une journée exceptionnelle, sans doute en septembre, où il serait aussi possible de débattre... Sur le coup cette perspective apparut presque comme un progrès, après toutes les fins de non-recevoir de la journée. Mais nous verrons la "métamorphose" qu'a subie entre-temps cette proposition.

Pour ma part, j'accueillis cette proposition avec scepticisme et comme une nouvelle manoeuvre de diversion car elle était déjà le fruit de beaucoup de choses pas claires. Le sujet que devait aborder M. Schmidt-Brabant sur les "Courants occultes dans le monde contemporain" aurait été tout à fait à sa place ce soir-là, si le but avait été un débat clair et courageux.

Devant cette incapacité totale à aborder de front la moindre question, devant tant de suffisance et de manipulation, je ne retournai pas le lendemain rue Grande-Chaumière, afin de ne pas cautionner le tour frauduleux pris par cette Assemblée Générale.

Les comptes rendus parus dans les *Nouvelles* de mai

J'avais cru comprendre qu'une personne était chargée de rédiger un compte rendu, ce qui est la moindre des choses pour une Assemblée Générale annuelle. Mais, visiblement, il n'y en eut pas.

Le "Procès verbal" de M. Durr est en effet tout ce qu'il y a à dire quand on a décidé de ne rien dire et de noyer le poisson, avec des phrases qui deviennent "grandioses" quand on sait ce qu'elles veulent éviter de dire : *"La question elle-même et les différentes manières de considérer les choses, tout en témoignant de la liberté de chacun, et de chaque instance au sein de la Société Anthroposophique, ont été l'objet d'interrogations et d'interventions variées. etc"*

Quant au "Rapport moral", j'ai déjà signalé qu'il ne correspondait que partiellement à ce qui a été réellement dit. Les formules les plus outrées ont été éliminées. Et surtout a disparu l'identification claire des destinataires de tout cela. A disparu aussi l'argumentation épistémologique, en effet plutôt sujette à caution et qui n'aurait peut-être pas gagné à être publiée !

Bref, je ne vais pas me lancer dans une analyse de texte sur des textes qui ne rendent compte de rien, si ce n'est d'une volonté de camouflage et d'étouffement assez inouïe.

Circulez, y-a rien à voir !

Quant aux questions soulevées par la quarantaine de personnes qui prirent la parole (*Nouvelles*, mai 1995, p. 6), inutile, bien sûr, de les répercuter. C'est le bruit de fond inévitable lors de ces manifestations de masse !

La censure des *Nouvelles*

Il faut signaler qu'une lettre envoyée aux *Nouvelles*, la seule - à ma connaissance - qui donnait un autre son de cloche, et qui aurait pu faire le pendant à ces comptes rendus - et ce beaucoup plus gentiment que je le fais aujourd'hui -, une lettre de Brigitte Labrousse, fut refusée sous des prétextes fallacieux.

Dans le numéro des *Nouvelles* (mai 1995) où paraissaient les ersatz de comptes rendus évoqués ci-dessus, se trouvait aussi un texte de la Rédaction, sous la signature de Philippe Aubertin, intitulé "Censure ?" et qui - ai-je appris depuis - était plus spécifiquement destiné à justifier la non-publication de la lettre de B. Labrousse. Après un paragraphe d'une étonnante hardiesse ("*Disons-le d'abord tout net : nous ne nous arrogeons aucun droit de refuser un texte d'après son contenu. (...) Censurer les termes mêmes par lesquels ce combat cherche à se manifester serait donc une absurdité*"), par un inflexionnement progressif étrangement alambiqué, cette forte idée allait se transformer en son contraire. En résumé : Il serait absurde de censurer, alors je vais vous expliquer pourquoi nous le faisons !

Or, tout cela ne resta pas un exercice de style ; le résultat fut que la seule lettre qui disait autre chose - quelque chose ! - passa aux oubliettes. Si l'on suit les arguments de P. Aubertin, c'est qu'elle devait être pleine de "*sous-entendus, [de] non dits, [d']allusions plus ou moins précises*" (voir "Censure ?" in *Nouvelles*, mai 1995, p. 12). Or ce n'est pas le cas : le seul reproche qu'on pourrait lui faire c'est, *au contraire*, d'être trop directe, nominale, non-polissée (ou non-policee). Alors même que le "Procès verbal" et le "Rapport moral", bourrés jusqu'au débord d'allusions incompréhensibles, ont passé allègrement votre "Censure ?". Tout cela ne tient pas debout. Vous pratiquez la censure. C'est votre droit, encore que... Mais, au moins, ne faites pas semblant de ne pas le faire. Car cela conduit à des situations incorrectes. Non contents de refuser ce texte, vous demandez ensuite à son auteur de le refondre, de reformuler les choses, et ce pendant deux mois, laissant à entendre que peut-être... Peut-être attendez-vous que, de guerre lasse, les gens finissent par dire le contraire de ce qu'ils veulent dire ?

Car cette censure s'exerça à nouveau pour le numéro de juin sur une seconde lettre de B. Labrousse, et à nouveau pour le numéro de juillet/août. Pour ce numéro, la censure s'étendit en outre à d'autres textes, ce qui explique les 2 pages vides, et l'on pourrait même aller jusqu'à 5 pages vides dans une mise en page stricte.

Mais, me direz-vous, n'y-a-t-il pas la lettre de D. Lhobet ? Reconnaissez que c'est sur le fil du rasoir qu'elle est passée à travers les mailles de la "censure". Alors que le numéro était déjà à l'impression - déjà imprimé ? - le Comité Directeur arrêta tout, et vous demanda de retirer tous ces textes (D. Lhobet, J. Unbekandt, S. Ledannois, I. Diet...). Celui d'I. Diet et sans doute un autre - de qui ? - furent enlevés mais vous tintes bon pour les autres, pas pour celui de B. Labrousse, qui avait été définitivement écarté avant cela. Alors, que penser ?

Oui, c'est un miracle que le fil rouge de la question n'ait pas été totalement rompu.

Mais, en même temps, quelle ambiguïté que de publier une lettre qui pose des questions pendant qu'on censure deux lettres - celle de B. Labrousse et celle d'I. Diet - qui précisément apportent des réponses à ces questions ! Qui dirige en réalité la politique éditoriale des *Nouvelles* ? Ne sont-elles pas, théoriquement, un bulletin de liaison entre les membres ?

Je ne vous fais pas la morale, je constate des faits. Et je crois que vous avez une liberté qui n'en est pas vraiment une, et qui vous fait pratiquer une censure qui voudrait ne pas en être une mais qui en est une.

Prolongements divers

J'avais prévenu que je me limiterai à des faits formels, anecdotiques -si l'on veut -, mais concrets. Or, tout cela ne prend sens que par rapport à des problèmes de fond, qu'il n'est certes pas possible d'aborder maintenant, mais qu'il faut au moins mentionner, car

ce sont eux qui sont au noeud des oppositions plus apparentes, et finalement c'est surtout d'eux qu'il n'a pas été possible de discuter franchement au cours de ces mois.

- "Anthroposophie et jésuitisme". Nous ne sommes à aucun moment parvenus à un débat serein sur le sujet. Caricaturant mon propos et mon intention, plusieurs personnes insistent sur l'idée que je craignais que les lieux influencent l'Assemblée Générale en une sorte de "contamination" à partir des murs... Plusieurs s'amusèrent ouvertement d'une telle naïveté.

Tout d'abord, n'en déplaise aux rieurs, ce genre d'influences en rapport avec les lieux et les forces occultes qui y résident sont loin d'être négligeables. Mais ensuite il y a d'autres contaminations possibles, par exemple l'amalgame des images tel qu'il peut être fait par le public : les Anthroposophes vont sans problème chez les Jésuites, signe que leurs chemins sont compatibles. Et puis, surtout, il y a une foule de choses plus subtiles qui sont des méthodes de récupération occulte, de suggestion et d'influence, qu'il n'y a pas lieu d'étudier maintenant mais que des Anthroposophes ne devraient surtout pas prendre à la légère.

Aussi, est-ce un inquiétant symptôme quand, en un étrange unisson, José Dupré traite les auteurs des lettres qui voulaient éveiller au problème de Chantilly de "fausses vierges effarouchées" commettant "des contresens grotesques" (*Anthroposophie et liberté* n° 13, mai 1995), Michel Joseph "d'esprits chagrins" (*Tournant* n° 37, avril 1995), A. Varnaï de "personnes ayant succombé au jésuitisme", et Ph. Martel de malades mentaux.

J'estime, dans la meilleure hypothèse, que ces gens se trompent d'ennemis, et, dans la pire hypothèse, qu'ils ont choisi leurs ennemis, et leurs amis.

- Au-delà du problème particulier des Jésuites, le sujet sur les courants occultes dans le monde contemporain eût été bienvenu ce jour-là. La présence de personnes ayant éventuellement des idées différentes sur le sujet aurait pu être prise comme une opportunité d'enrichissement, une dynamisation réciproque, et non comme une attaque ou une menace. A condition, certes, que tout le monde eût cherché la vérité et non pas cherché à imposer sa vision.

Au lieu de cela il y eut cette proposition d'une journée, ou de journées, en septembre. Lesquelles auront bien lieu, comme on peut le lire dans les *Nouvelles* de juillet-août. Mais le sujet en question prévu pour le soir du 25.3 sera traité le dimanche, *uniquement pour les membres de la Classe*.

Un tour de passe-passe de plus !

Tandis que le samedi il y aura un bon sujet, bien "pédagogique", de nature à vous remettre, manu militari, les pendules à l'heure : "Société anthroposophique et mouvement anthroposophique". Allez, les enfants, en rang, on va vous dire ce qu'il faut penser !

Et les débats, les échanges ? En 2 1/2 heures, en allemand, puis la traduction, j'ai la vague crainte que les questions rejoignent le puits sans fond du 25 mars.

Car, bien sûr, sur cette vaste question des rapports avec les courants occultes, avec la Maçonnerie, avec les courants New-Age, etc, et aussi sur les liens avec les problèmes politiques, et sur l'Europe, il y a des débats urgents, vitaux, dans lesquels tout le monde - le membre ordinaire aussi - pourrait avoir son mot à dire, au lieu d'attendre que lui soit dictée "la ligne du parti", ou prodiguée la manne céleste.

- Et il y aurait des débats à ouvrir sur la Classe, le Congrès de Noël, la prétendue autorité ésotérique du Comité Directeur, sur ce que ces réalités étaient au temps de Rudolf Steiner, sur ce que l'histoire et l'évolution ont éventuellement modifié, sur ce qui pourrait se greffer indûment sur ces notions.

Car c'est sans doute là qu'est le noeud du problème, à partir duquel s'expliquent la plupart des symptômes décrits : le Comité Directeur se croit investi d'une autorité ésotérique ou d'une responsabilité ésotérique. L'est-il vraiment ? Est-ce que cela correspond à la situation véritable ?

• Et il y aurait aussi un débat à ouvrir sur les curieuses connotations que prennent parfois dans le milieu anthroposophique les notions de "groupe", de "collégial", de "communauté", de "social"...

Bien évidemment - et contrairement aux accusations d'A. Varnaï lorsqu'il parla de ceux qui "s'insularisent dans l'égoïsme individuel (...) ou de groupuscules, etc" - je suis tout à fait convaincu que la rencontre, l'échange, le travail en commun, le travail de groupe au sens courant, etc, sont essentiels, vitaux.

Bien évidemment, je suis convaincu que l'authentique vie sociale est le grand mystère de notre époque.

Mais je suis aussi très attentif aux divers infléchissements que l'on peut faire subir à ces mots, ainsi qu'aux mots "amitié", "amour", "fraternité", pour les transformer en des slogans pouvant servir à installer des réalités qui sont aux antipodes de leur sens originel :

- par exemple, en en faisant des impératifs qui s'imposent aux êtres et qui créent dès lors des rapports sociaux non-libres ;

- ou bien en décrétant, dans des groupes, des règles rigides d'harmonie a priori, de consensus obligatoire, qui empêchent tout échange vivant ;

- et il faut être particulièrement circonspect avec des déclarations à contenu occulte du genre "Seuls des groupes peuvent servir comme instruments de certaines entités spirituelles, pas des individus", ou bien lorsqu'il est question d'adombrement (voir *Nouvelles*, février 1995, p. 15). Ce genre de raisonnement est parfois appliqué à la façon dont on serait censé s'approcher du Christ à l'heure actuelle, et éventuellement à l'aspect social du travail de la Classe. Je me permettrai simplement de signaler ce que Rudolf Steiner a dit - eh oui ! - le 28.3.1921 : "*Le Christ est cet être qui jamais, de quelque manière que ce soit, ne prend possession de groupes, qui jamais n'a affaire avec quelque groupe que ce soit (...) mais le Christ est cet être qui ne connaît pas de groupes, qui ne connaît que des individus particuliers, et toute personne qui croit qu'il y aurait quelque chose venant de l'être du Christ à partir de quelque relation dans des groupes, méconnaît l'essence du Christ.*"

On rétorquera que le Christ lui-même a dit : "*Car, là où deux ou trois se trouvent réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux.*" (Matthieu, 18,20). Certes, mais il s'agit de choses tout à fait différentes, et cela montre bien qu'on ne peut se satisfaire de slogans dans ce domaine. Préciser de quelle manière ces deux citations sont tout à fait compatibles et complémentaires demanderait de longs développements et je me contenterai de soumettre cela à votre méditation. Rudolf Steiner a averti qu'à la 5^e époque il était essentiel de développer une "durchchristete Ichheit" (égoïté christifiée), laquelle, non seulement n'exclut pas la fraternité mais en est au contraire la réelle condition, et que le plus grand danger serait la "Gruppenseelenhaftigkeit" (adhérence à l'âme-groupe). On voit bien comment, sous prétexte de fraternité, d'amour, ou de confiance, les mouvances New-Age/Verseau développent en fait de telles âmes-groupes régressives, ou bien comment les systèmes rituels des Loges enferment les "Frères" dans des liens communautaires non-libres.

Tout en recherchant donc sans cesse de justes rapports sociaux, il faut être vigilant car c'est désormais sous prétexte de "social", de "groupe", voire de combat contre l'égoïsme, que tenteront de s'établir des systèmes hiérocratiques. Il y a donc lieu d'être vigilant, dans le milieu anthroposophique lui-même, vis-à-vis de certains appels au dépassement des individus ou de l'individu. La véritable socialité de notre temps se fonde sur l'individualisme au sens noble ; le véritable individualisme éthique est social.

Voilà quelques thèmes qui étaient présents dans certaines âmes et qui auraient pu donner de très intéressants échanges les 25/26 mars ou, du moins, rendez-vous aurait pu être pris pour en traiter dans les conditions d'un forum libre.

Une instance occulte

Lorsque, le 25.3, j'avais évoqué certains risques de dérive du système de cooptation dans la Classe et la non-fonctionnalité d'une lemniscate dans laquelle l'élément central, la Société Anthroposophique, les membres, l'Assemblée Générale, n'auraient aucune information sur l'élément représenté par la Classe, j'avais fait cela sur le principe, en théorie, et aussi quelque peu sur l'impression subjective que c'était quelque chose de ce genre qui bloquait la circulation et, par exemple, la fluidité de cette Assemblée Générale du 25.3.

Or, sur ces entrefaites, j'ai appris incidemment l'existence d'une bien curieuse instance, qui fonctionne depuis des années à l'insu des membres ordinaires - cela va de soi ! - mais - plus fort ! - même à l'insu des membres de la Classe, en dehors, bien entendu, de ceux cooptés au sein de cette Classe pour composer cette instance !

Qu'il soit bien clair, à nouveau, qu'il n'y a ici de ma part aucun dénigrement du travail de la Classe en tant que tel - même si beaucoup de clarifications seraient nécessaires -, qu'il n'y a pas non plus un rejet a priori d'une instance ou d'instances dont les travaux, les contenus, seraient soumis à un certain secret.

LA SEULE CHOSE que je mets en cause - mais c'est fondamental - c'est la *dissimulation de l'existence* d'une telle instance. Cela introduit dans la vie de la Société Anthroposophique une sorte d'îlot non accessible à la conscience qui crée une anomalie. Il est totalement anormal que les membres d'une association ignorent - tout en la finançant sans doute ! - une instance qui n'apparaît dans aucun "organigramme" de cette association, et dont les lieux et dates de réunions ne sont jamais mentionnés dans le bulletin de liaison des membres.

De quoi s'agit-il ?

D'une "Rencontre des Membres de l'Université Libre de Science de l'Esprit", qui n'est ni la rencontre annuelle des membres de la Classe, ni la rencontre des lecteurs de Classe, mais une instance dans laquelle ont été cooptées une cinquantaine de personnes et qui en est à sa 14^e réunion en 6 ou 7 ans. D'ailleurs, l'intitulé lui-même ne correspond pas à la réalité puisque la plupart des membres de la Classe ignorent son existence. Certes, on me dit ici ou là qu'il ne s'y passe rien de répréhensible, et que ce n'est pas quelque gouvernement invisible de la Société Anthroposophique.

Bien, mais qu'est-ce alors ?

Est-ce le "Conseil" évoqué à l'Article 4 du Règlement intérieur de la Société Anthroposophique en France ? Mais alors pourquoi, diable, serait-il donc "occulte", je veux dire "caché" ? Et pourquoi ne serait-il composé que de gens de la Classe ? Ou bien est-ce quelque chose qui se *substitue* au dit "Conseil", faisant d'une instance prévue dans les textes et devant être soumise à l'agrément des membres une instance totalement anonyme et incontrôlable ?

Ou alors est-ce le germe d'une "2^e Classe" ou d'une "super-Classe", dont est niée chaque fois l'intention de la créer ?

Et sur quel budget sont financées de telles réunions ? Serait-ce, par hasard, sur le poste "voyages - déplacements" du budget de la S.A., qui s'élève à 166.000 FF ?

Est-ce que, lorsque les agréments sont demandés lors des Assemblées Générales, au nom de la "confiance obligatoire", cela concerne aussi un quitus, psychique et financier, pour ce genre de pratiques ?

Et surtout : quelles sont les conséquences pratiques, concrètes, psychologiques, spirituelles, de cette instance sur la vie de la Société Anthroposophique ? Car il y a des implications inévitables lorsque des responsables de certaines branches, des lecteurs de Classe, des responsables de toutes sortes d'institutions anthroposophiques, se réunissent. Il y a là toutes sortes d'interférences qui ne peuvent pas ne pas avoir d'effets sur la dynamique de la S.A. Cela peut devenir un terrible outil de contrôle anonyme.

Une telle instance "occulte" - au sens descriptif -, c'est-à-dire cachée, dissimulée, a, qu'elle le veuille ou non, qu'elle le sache ou non, une action "occulte", cette fois dans le

sens d'ésotérique, de suprasensoriel. Sans porter ici de jugement sur la qualité des influences occultes dont elle se fait le réceptacle, il est déjà évident qu'elle agit comme une instance de contrôle et de paralysie du débat. On comprend en effet déjà mieux la tonalité étonnamment évasive qui domina l'Assemblée Générale du 25.3 quand on se rend compte qu'un tiers à une moitié des participants pouvaient faire partie de cette instance occulte, à l'insu donc des autres participants. Si des gens contestent ce fait ou cette proportion, qu'ils le fassent de façon claire, chiffres en mains.

Nous serions alors - j'en reste au conditionnel en attendant plus ample information - dans un système qui est précisément ce qui pose problème dans nombre de courants occultes : le système des strates, la superposition de niveaux, le niveau inférieur ne devant rien savoir - même pas l'existence ! - des niveaux supérieurs.

Je n'irai pas plus loin ici sur l'état d'esprit et les implications liés à un tel fait.

Conclusion provisoire

Le symptôme auquel je me suis pratiquement limité dans ces quelques pages est celui de la *dissimulation*, avec tous les procédés qui lui sont liés et qui s'entraînent l'un l'autre en une sorte de cercle vicieux : étouffement des débats, esquive des questions, censure sur l'expression orale et écrite, omissions en tous genres, etc. Ainsi par exemple, toute personne qui a une objection ou une question gênante se voit invitée à venir en parler en tête-à-tête. Par au moins deux fois lors de l'Assemblée Générale ce procédé fut utilisé pour "désamorcer" une question, qu'il aurait été tout à fait possible d'aborder immédiatement. Et j'ai eu d'autres témoignages sur cette pratique des "entretiens", qui rappelle les procédés de la direction de conscience. C'est un procédé classique pour éviter les questions gênantes : on fait parler la personne dans un cadre contrôlé, on cherche à vider la question de sa dynamique, et ensuite, de plus, si la personne essaie de porter plus loin sa question, on argue du fait qu'on l'a "écoutée", qu'on a donc pris en compte sa question, et qu'elle n'a pas joué le jeu...

Bien sûr, dans les cas plus gênants, on a tôt fait aussi de décréter - c'est ce qui a été fait à mon égard - qu'une telle question n'intéresse que celui qui la pose, qu'elle ne présente aucun intérêt général. Cette méthode consistant à couper les poseurs de questions d'un débat vivant dans la Société Anthroposophique (que ce soit au niveau de l'Assemblée Générale, que ce soit dans les *Nouvelles*, que ce soit dans cette duperie des 9/10 septembre), a été sans cesse à l'oeuvre depuis 6 mois, et elle trouve un puissant soutien chez de nombreux membres qui - ayant tellement besoin d'harmonie, de paix, d'amour, ou que sais-je encore - sont prêts à tout pour gommer les contradictions et pour enterrer les débats.

Car il faut dire, pour conclure, que si cela fonctionne si bien, c'est peut-être qu'en effet, comme le disent les gens du Comité Directeur, ces questions n'intéressent que quelques agitateurs - ou agités - et que c'est une mesure de salubrité publique que de ne pas leur donner la parole. Il est vrai qu'au niveau des gens présents à l'Assemblée Générale il s'agissait d'une minorité, encore que 27 oppositions et abstentions sur 132 personnes ne soient pas totalement négligeables (= environ 20 %).

Mais qu'en-est-il de la majorité silencieuse, des 1300 autres membres ? Qui ne dit mot consent !

Strasbourg, juillet 1995

Les deux petits textes suivants sont antérieurs à l'A.G. évoquée précédemment.

Annexe 1

Note envoyée à la rédaction des *Nouvelles* en janvier 1995 (non publiée)

Les Anthroposophes chez les Jésuites ?

Je m'étais ému il y a deux ans, lorsqu'une journée sur l'Anthroposophie -animée par des responsables anthroposophiques- avait été organisée dans les locaux de l'AMORC et sous l'égide de celle-ci, et cela parce que je voyais une incompatibilité fondamentale entre ces deux courants . Non pas que je sois hostile, par principe, à d'éventuels dialogues avec des ennemis de l'Anthroposophie, mais parce qu'alors sont nécessaires une clarté et une conscience exemplaires.

Bien que les circonstances soient différentes, je vois un problème de la même espèce dans le fait que la prochaine Assemblée générale de la Société Anthroposophique en France soit organisée au Centre Culturel "Les Fontaines", tenu par les Jésuites.

Les Jésuites sont - par excellence- des ennemis de l'Anthroposophie. Rudolf Steiner a exprimé ce fait sous maints aspects. Il a en particulier montré comment leurs efforts tendaient à une sorte d'hégémonie occulte dans le domaine culturel-spirituel (par la tentative d'étouffement et de récupération de toute vie libre de l'esprit), une hégémonie complémentaire de l'hégémonie économique-politique imposée par l'américanisme ou l'anglo-américanisme occulte.

Or, le lieu en question et ce qui s'y passe ordinairement (voir les contenus des stages, rencontres et conférences qui s'y déroulent) sont tout à fait organisés dans l'optique d'une telle stratégie de main-mise culturelle-spirituelle. Le lieu n'est d'ailleurs pas sans lien avec l'autre aspect, les "loges de l'Ouest", à travers le fait qu'il appartient antérieurement au Baron James de Rothschild.

Certes on me dira sans doute que tous les lieux ont une histoire ! Mais ici la présence des Jésuites est présente et active.

On me dira aussi peut-être qu'une juste attitude spirituelle peut surmonter toutes sortes d'obstacles. Mais quel est le sens de s'inventer de tels obstacles ? Et encore faudrait-il que soit éveillée la conscience, et donc que les participants soient déjà dûment informés des caractéristiques de leurs "hôtes", et bien sûr aussi des raisons d'un tel choix...

Christian Lazaridès (Strasbourg)

Annexe 2

Nouvelles de la Société anthroposophique en France, Mars 1995, pp. 20-22

Les Anthroposophes chez les Jésuites

Christian Lazaridès

Le Centre Culturel «Les Fontaines» (Chantilly), où aura lieu la prochaine assemblée générale de la Société anthroposophique en France*, appartient aux Jésuites, et c'est même, pour cet Ordre, un lieu très important,

à la fois de formation interne et de «rayonnement» culturel externe.

Cela crée de fait – à mon sens – une situation bien particulière. En quoi est-elle particulière ?

Le fondateur de l'Anthroposophie, Rudolf Steiner, a exprimé à de nombreuses reprises, et sous des éclairages multiples, que, tant dans leurs méthodes que par leurs finalités, la Compagnie de Jésus, les Jésuites, sont un courant occulte profondément antinomique de toute vie libre de l'esprit, et - par excellence - ennemi de l'Anthroposophie et du Goethéanisme. Il est vrai que ces passages de l'oeuvre de Steiner ne sont pratiquement pas accessibles pour le lecteur français :

- les conférences fondamentales des 5 et 6.10.1911 à Karlsruhe se trouvent de fait au début du cycle *De Jésus au Christ* (Triades - Actuellement épuisé) mais le mot «Jésuites» a été systématiquement éliminé de la traduction, de même que - logique ! - toutes les phrases qui devenaient incompréhensibles après suppression de ce mot ! Il y est question de la totale antinomie entre l'initiation rosicrucienne (authentique) et l'initiation jésuite basée sur les «Exercices Spirituels» d'Ignace de Loyola ;

- les conférences des 9.7.1918 (GA. 181), 19.8.1918 (GA. 183), 28.9.1918 (GA. 273), 30.5 et 3.7.1920 (GA. 198), 13.6.1920 (GA. 197) ne sont pas traduites ;

- la conférence du 4.4.1916 se trouve dans *Passé et présent dans l'esprit de l'homme* (Etudes et documents Triades - Actuellement épuisé) mais la partie concernée a été - par erreur - intégrée dans la conférence du 23.5.1916 ;

- sont disponibles les conférences des 23.10, 1.11, 2.11 et 3.11.1918 dans *Symptômes dans l'histoire* (Triades) ;

- voir aussi Peter Tradowsky, *Kaspar Hauser ou le combat pour l'esprit*, Triades, pp. 256, 257, 258, 260.

Il ressort essentiellement de tous ces passages que les Jésuites ont, en lien avec d'autres courants occultes, un projet d'hégémonie politique et spirituelle, leur part étant plus spécifiquement celle du culturel, tandis que le pôle politique et économique est plutôt l'apanage de la Maçonnerie anglo-américaine. Le geste de base est d'anesthésier ou d'engourdir la conscience au moyen de ponts séduisants en tous genres entre religions, sciences, arts, mais en empêchant en fait l'accès aux véritables sources suprasensibles. Dans la conférence du 28.9.1918 Steiner montre cette action sous l'angle du rapport au bien et au mal, problème-clé de la Cinquième époque [N.B. Ici «bien» et «mal» sont mis en rapport avec les sept grandes périodes de l'évolution terrestre, «Saturne», «Soleil»... «Vulcain»] : «Et ces initiés auxquels je fais allusion, ils savent ce secret important et ils ne veulent pas le communiquer à l'humanité, parce qu'ils ne veulent pas laisser mûrir l'humanité. (...) Si on le prive de la vie spirituelle du bien, on n'agit pas en ami de l'homme ; peu importe que l'on soit membre de quelque Ordre maçonnique, ou que l'on soit Jésuite, on n'agit pas en ami de l'homme. Par la rétention des

données de la sagesse spirituelle, on livre alors les hommes au mal. Et l'on peut avoir en cela un but précis. On peut avoir pour but que ne soit possédée une connaissance du bien que dans le cercle restreint lui-même, afin de dominer, au moyen de ce bien, une humanité sans secours qui, à travers le mal, tombe dans l'absurdité en ce qui concerne sa vie.»

Ce geste de rétention produit, au niveau micro-social, des systèmes basés sur l'autorité, l'obéissance et la dépendance, et, à un niveau plus général, des systèmes politiques et sociaux centralistes, théocratiques ou hiérocratiques, hiérarchisés, pyramidaux.

Comme le lieu en question appartient au départ à la famille Rothschild, liée de toutes sortes de manières à la Maçonnerie des hauts grades, donnons deux aperçus sur cette synergie responsable de tant de maux.

«Ceux qui ont les grades supérieurs et ceux qui sont les possesseurs des grades particulièrement élevés de certaines fraternités - évidemment pas de toutes, seulement de certaines fraternités - forment une sorte de société commune, si bien qu'il est par exemple tout à fait possible qu'un supérieur d'une communauté de Jésuites appartienne à une telle société. Les Jésuites combattent bien sûr avec la plus grande violence les sociétés maçonniques, lesquelles combattent avec la plus grande violence les communautés jésuites ; mais des supérieurs des Franc-Maçons et des supérieurs des communautés jésuites appartiennent aux grades supérieurs d'une fraternité particulière, ils forment 'un état dans l'état' qui englobe le reste. (...) C'est avec un tel appareil mettant en mouvement en même temps des Jésuites et du 'Franc-Maçonnique' - et cela sans qu'on n'en sache rien ni du côté des Jésuites ni du côté des Maçons - que l'on a par exemple pu agir de manière particulièrement efficace dans un certain pays, qui se situe quelque part au nord-ouest de l'Europe, entre la Hollande et la France.» Rudolf Steiner, conférence du 4.4.1916, Berlin (GA. 167).

Notons l'idée que les finalités peuvent être dissimulées aux exécutants des grades inférieurs.

«(...) sans avoir dans leur conscience, la plupart du temps, aucune vision claire de la chose, les gens sont 'grisés' par ces hauts grades. D'où cela vient-il ? Cela vient de ce que, à certaines époques, fin du 18e, début du 19e, et jusqu'à aujourd'hui, certaines personnes se sont infiltrées dans ces Ordres maçonniques, se sont trouvées à l'intérieur et y ont introduit ces hauts grades, ont institué ces hauts grades au sein de la Maçonnerie, de sorte que dans quantité de ces Ordres maçonniques à hauts grades il y a ces corps étrangers à l'intérieur ; donc des hauts grades élaborés par des personnalités étrangères qui se sont infiltrées. Les gens sont bien crédules, et souvent même lorsqu'ils sont initiés dans la chose. Et ceux qui se sont infiltrés là, ce sont les membres de la 'Compagnie de Jésus', ce sont

les Jésuites. A un moment donné, à partir de la fin du 18e siècle, ça s'est mis à grouiller de Jésuites dans les Ordres maçonniques, et ce sont eux qui confectionnèrent des hauts grades pour certains Ordres. En sorte que vous n'avez pas du Jésuitisme seulement là où, par exemple, on déblatère sur la Franc-Maçonnerie ou bien là où l'on prêche contre elle, mais, dans les hauts grades, vous trouvez du Jésuitisme du plus pur aloi ! Il n'y a aucun problème, du point de vue du Jésuitisme, à tomber à bras raccourcis sur ce que l'on a soi-même institué car cela fait partie, dans ce domaine, de la politique, de la bonne façon de mener les hommes.» Rudolf Steiner, conférence du 3.7.1920, Dornach (GA 198).

Lorsqu'on peut tomber à bras raccourcis sur ce que l'on a soi-même institué, on peut tout aussi bien accueillir à bras ouverts cela même que l'on veut étouffer.

Mon but n'est pas d'effrayer. Il n'est pas non plus d'ouvrir une polémique sur le pourquoi et le comment du choix de ce lieu. Je suis bien persuadé qu'il y a des raisons pratiques et qu'il n'y a pas malice de la part des organisateurs. Mais, « les choses étant ce qu'elles sont », il est - à mon sens - indispensable que soit tout

simplement amené à la conscience ce qu'a de particulier - pour des Anthroposophes - ce voisinage.

« Das Wissen davon », tout simplement être au courant, avoir la puce à l'oreille, avoir un point de conscience, et ainsi une petite prise sur des choses qui sans cela pourraient nous suggestionner à notre insu, c'est le remède que préconise Steiner dans ce genre de situation. C'est donc simplement pour amener un point de conscience que je me permets cette amicale interpellation, car on ne peut - à mon sens - faire une AG anthroposophique chez les Jésuites sans signaler un minimum aux participants - aux membres en général - ce que Steiner a dit des Jésuites. Paradoxalement, même si certains penseront le contraire, cette prise de conscience minimale ne peut que servir la clarté des relations des Anthroposophes avec leurs hôtes. Ne pas être dupes de leurs arrière-plans, tout comme eux ne sont certes pas dupes des nôtres, n'est-ce pas la base minimale d'un rapport plus clair ?

(* Cette lettre est bien entendu antérieure à la décision du changement de lieu annoncée par le Comité directeur en page 2)